



Annalise-Wagner-Stiftung
c/o Regionalbibliothek – Marktplatz 1 – 17033 Neubrandenburg

26. Annalise-Wagner-Preis

**Valentine Goby:
Kinderzimmer : Roman. –
Aus dem Französischen übersetzt von Claudia Steinitz. Verlag ebersbach & simon, 2017**

Preisverleihung am 23. Juni 2017 im Regionalmuseum Neubrandenburg

Clarisse Coassais

**Discours à l'occasion de la remise du Prix de la fondation Annalise-Wagner
à Valentine Goby pour son roman „Kinderzimmer“
à Neubrandenburg, le 23 juin 2017.**

Übersetzung: Clarisse Coassais

Mesdames, Messieurs
Chère Valentine Goby,

lorsque la charmante Mme Birkenkampf m'a demandé il y a quelques jours au téléphone de tenir aujourd'hui un discours en l'honneur de la lauréate du Prix Annalise-Wagner 2017, Valentine Goby, cela m'a honorée. Mais j'ai trouvé l'exercice très difficile. Car il implique une responsabilité, celle de trouver les mots justes.

Car dans le roman de Valentine Goby „Kinderzimmer“, il ne s'agit pas d'une histoire quelconque ni d'un coin quelconque de votre belle région de Mecklenburg-Strelitz. Non, il s'agit d'un chapitre peu connu de l'histoire du camp de concentration de Ravensbrück, à quelques kilomètres d'ici.

J'ai volontiers accepté, car je suis très heureuse que Valentine Goby reçoive ce prix. Elle l'a mérité. Je vais vous dire tout à l'heure pourquoi je suis de cet avis.

Et comme j'ai été très heureuse d'apprendre cette nouvelle, cette tâche qui me paraissait difficile est finalement devenue facile.

Mais tout d'abord j'aimerais évoquer brièvement la femme en l'honneur de qui ce prix a été fondé: Annalise Wagner. La fondation Annalise-Wagner la décrit comme une „chercheuse méritoire, une grande connaisseuse de l'histoire locale, une collectionneuse, une auteure de Neustrelitz dont le but dans la vie était de rendre à la région de Mecklenburg-Strelitz „sa mémoire historique“.

C'était une femme qui aimait les livres – et qui vivait pour eux. „Annalise Wagner fut contrainte dans les années 50 de fermer sa librairie, parce qu'elle était en conflit avec le régime. Elle mourut seule dans son appartement, d'un arrêt cardiaque.“

Comme c'est bien que le souvenir de cette femme continue de vivre par la Fondation qui porte son nom. Et que son amour pour les livres et pour sa région ne se soit pas éteint lors de sa disparition.

Je ne sais pas si j'ai compté juste mais je crois que le roman „Kinderzimmer“ - comme c'est son titre en Français – a déjà reçu, avant le Prix Annalise-Wagner, treize prix. Le premier prix lui fut attribué en 2014 et a été remis à Valentine Goby au nom des Libraires de France.

Aujourd'hui, maintenant que la remarquable traduction du roman par Claudia Steinitz lui permet de toucher le public allemand – Valentine Goby reçoit à Neubrandenburg, dans la région où se passe l'histoire de „Kinderzimmer“ le Prix Annalise-Wagner.

Un cercle se boucle.

Venons-en maintenant au roman.

En 2014, j'ai fait pour la radio publique allemande, Deutschlandradio Kultur, une émission d'une demie-heure qui s'appelait: „Réécrire le passé. Des écrivains français de la troisième génération écrivent sur la deuxième guerre mondiale“.

Ma question portait sur la façon dont certains auteurs français de ma génération (nés dans les années 60, 70) abordaient grâce à la littérature la période de la deuxième guerre mondiale et de l'holocauste, qui a influencé l'histoire de chaque famille en Europe.

Jorge Semprun, lui-même rescapé de Buchenwald, saluait dans un interview où il parlait de ces romans nouvellement publiés le fait que les jeunes auteurs - *parce qu'ils n'ont pas de mémoire personnelle, (...) reconstituent cette mémoire, mais de façon plus objective, en quelque sorte.*» (*Nouvel Observateur, Génération Littell, article de Grégoire Leménager, 5.7.2010*)

Je commençai ma recherche et trouvai assez vite le nouveau roman de Valentine Goby qui portait un titre assez inhabituel en France: „Kinderzimmer“.

La lecture de ce livre fut pour moi un choc. Un choc positif.

J'ai été impressionnée par le courage dont Valentine Goby avait fait preuve, en abordant ce sujet – ô combien difficile. Impressionnée aussi par son travail immense et honnête. Et impressionnée aussi par son talent littéraire qui lui avait permis de trouver une langue adaptée pour transformer en littérature des faits dont chacun souhaite qu'ils n'aient jamais eu lieu.

Je voulais absolument la rencontrer et lui demander comment elle avait travaillé.

Tout d'abord j'appris de Valentine Goby comment le roman avait fait sa place dans sa vie. Elle n'avait pas „cherché ce sujet difficile“, non, le roman était venu à elle. Sous la forme d'une rencontre. La femme curieuse d'histoire qu'elle est avait fait lors d'une lecture la connaissance d'un monsieur qui lui dit être un déporté politique. Valentine Goby avait trouvé cela étonnant, car le monsieur était visiblement trop jeune pour avoir été déporté à l'âge adulte. Le monsieur lui raconta alors son histoire. Il était né à Ravensbrück, il était un „bébé de Ravensbrück“.

Cette histoire ne l'a alors plus lâchée. Elle fit des recherches, rassembla des informations, apprit qu'environ 130.000 femmes – essentiellement des déportées politiques - avaient été internées à Ravensbrück – Environ la moitié d'entre elles fut assassinée. La plupart étaient en plein âge de procréer. Ainsi, il n'était pas étonnant que des naissances aient lieu à Ravensbrück. Après que les femmes avaient été contraintes à avorter – parfois très tardivement – les naissances furent autorisées à partir de l'automne 1944. 522 bébés sont nés dans le camp de Ravensbrück, 31 ont survécu. Ce qui était étonnant, c'était que ce monsieur soit sorti **vivant** du camp.

Valentine Goby a alors rencontré les survivantes de Ravensbrück et les deux autres bébés français

qui y étaient nés, Guy Poirot et Sylvie Aylmer. Et surtout elle a parlé à Marie-José Chombart de Lauwe, une résistante qui, à l'âge de vingt ans, avait été déportée avec sa mère à Ravensbrück et avait travaillé comme puéricultrice dans cette „chambre des enfants“ („Kinderzimmer“) qui donna plus tard son titre au roman.

Pendant deux ans et demie, Valentine Goby a rassemblé son matériau, a collecté soigneusement des informations, compulsé des récits de témoins, elle a essayé de constituer une documentation la plus complète possible. C'était un exercice difficile, car il n'existe pas beaucoup de documents sur le camp de femmes de Ravensbrück.

Pendant deux ans et demie, Valentine Goby s'est demandé si elle devait écrire ce livre. Et puis Marie-José Chombart de Lauwe, l'ancienne puéricultrice de la Kinderzimmer de Ravensbrück, qui avait tout d'abord été sceptique, lui a non seulement donné son accord mais aussi sa bénédiction pour la publication du roman.

Valentine Goby a compris ces réticences initiales. Les survivants de Ravensbrück ne voulaient pas que quelqu'un leur prenne leur douloureuse histoire ou encore la trahisse. Lorsqu'il fut évident qu'il ne s'agissait nullement pour Valentine Goby de „traiter un sujet“ mais qu'elle allait, avec tous les moyens dont elle disposait, tout faire pour répondre à leur attente et créer une ?uvre littéraire à partir de leurs expériences et de ses recherches, la voie fut libre.

„Notre mémoire - leur seule sépulture“ - „Unser Gedächtnis – ihr einziges Grab“

C'est une rencontre entre une survivante de Ravensbrück, Suzanne Langlois, et une classe d'école, qui constitue le cadre du roman.

Extrait de „Kinderzimmer“ (s. 10-11, Éditions Actes Sud, 2013)

Je cite:

„La fille demande si Suzanne Langlois avait entendu parler de Ravensbrück en France, avant le départ.

Suzanne Langlois dit j'ai su qu'il y avait des camps, c'est tout.

Et dans le train pour l'Allemagne, elle connaissait la destination?

–Non

–Alors quand vous avez compris que vous alliez à Ravensbrück?

Suzanne Langlois hésite, et puis: je ne sais pas. De toute façon, elle n'aurait pas pu comprendre qu'elle allait à Ravensbrück, quand bien même elle aurait su ce nom il n'aurait évoqué qu'un assemblage de sons gutturaux et sourds, ça n'aurait eu aucun sens avant d'y être, avant de le vivre.“
Fin de la citation.

La question de la jeune fille est le départ d'une réflexion sur la mémoire et la naissance du récit. Comment surgit la mémoire? À partir de quand le nom de „Ravensbrück“ recouvre la signification qu'il a après la guerre?

„Il faut des historiens pour rendre compte des événements, des témoins imparfaits qui déclinent l'expérience singulière, des romanciers pour inventer ce qui a disparu à jamais: l'instant présent.“, a écrit Valentine Goby.

Elle a, en tant que romancière, décidé d'écrire dans le roman „Kinderzimmer“ l'expérience de Ravensbrück au présent et à la troisième personne du singulier. L'expérience d'une jeune Suzanne Langlois fictive, aussi appelée Mila, de son nom de guerre.

Mila travaille pour la résistance avant d'être dénoncée et déportée à Ravensbrück. Peu avant sa déportation, elle a donné pour quelques heures asile à un compagnon de résistance. Dans un moment d'intimité qu'elle ne comprendra plus par la suite, un rapprochement a eu lieu entre elle et l'étranger. Lorsqu'elle est déportée, Mila est enceinte de l'inconnu. À Ravensbrück, cela peut signifier sa mort. Elle cache sa grossesse jusqu'à la fin.

Un passage du livre:

Extrait de „Kinderzimmer“ (s. 58-59, Éditions Actes Sud, 2013)

"Mila pense: ce qu'ils feront de nous, je le sais. Nous mourrons toutes ici, je mourrai, si ce n'est par le travail c'est par la faim, ou la soif, ou la maladie. Ou l'empoisonnement, ou la sélection, ou la balle dans la nuque, ou par l'enfant que je porte, et si rien de tout ça morte quand même, dans l'extermination finale. Ravensbrück c'est la mort certaine, pas immédiate, pas celle des chambres à gaz que des prisonnières non juives droit venues d'Auschwitz ont racontée avec effroi. Car ce qui a vu ce que nous voyons parlera. Dira ce qu'il a vu. Ses yeux cracheront les images, sa bouche, son corps, tout en nous vomira ce qu'ils ont fait et ce que nous ne pouvons pas imaginer encore. (...) Il n'y a pas un bébé dans ce camp, pas une mère parce que mettre au monde, c'est mettre à mort. "Alors se détacher de l'enfant. Tout de suite."

Mila accouche de l'enfant, beaucoup de détenues l'aident et font tout pour que le bébé survive. Mais Mila est épuisée et elle ne peut nourrir le petit James. Il manque de tout. D'autres mères dont les bébés sont morts proposent leur lait. Après quelques semaines, l'enfant meurt. Sabine, la puéricultrice de la Kinderzimmer propose à Mila de prendre un autre enfant, le petit Sacha, dont la maman vient de mourir.

Un autre extrait du livre:

Extrait de Kinderzimmer (p. 149 Éditions Actes Sud, 2013)

"Elle ne connaît pas le temps du vide. Un enfant neuf se substitue à l'autre. À la Kinderzimmer, Sabine confie Sacha à Mila. Sacha, tu es James. Et moi je suis ta mère. Sacha fixe Mila. Pas un cri, pas un pleur. Sacha ne s'étonne pas de cette nouvelle femme inclinée devant lui. Les bébés de Ravensbrück savent tout, à croire que l'ange ne s'est jamais penché sur eux, n'a pas posé l'index au dessus de leur lèvre supérieure, y laissant une empreinte qu'on dit empreinte de l'ange, marque de l'oubli après laquelle la vie commence, ou recommence, doit se réapprendre entièrement."

Grâce à la solidarité des femmes, Mila et Sacha-James survivent Ravensbrück, ils trouvent refuge dans une ferme dans le Brandebourg et sont ensuite rapatriés par des soldats français. Ce n'est qu'à vingt-et-un ans que Sacha-James apprend la vérité sur sa naissance.

Valentine Goby est consciente de sa responsabilité en tant qu'écrivain et elle montre avec ce roman comment sa génération et les suivantes peuvent être à la hauteur de la tâche qui consiste à prendre en charge cette histoire, notre histoire. Lors de notre entretien, elle m'a dit que ce qui la préoccupait, c'était de savoir „comment on construit une histoire collective, ce qu'il en reste.“

Et elle a ajouté:

„À Ravensbrück, il y a plus rien, il y a trois baraques debout, s'il n'y a pas de livres, qu'est-ce qui reste?“

Afin qu'à côté des récits des survivants et de l'indispensable travail des historiens et du mémorial, il reste quelque chose de Ravensbrück et de la Kinderzimmer, Valentine Goby use d'un langage très précise et ciselée. Ses phrases brèves modulent un rythme staccato. Sans à peine pouvoir reprendre son souffle, le lecteur suit le délabrement progressif du corps des femmes. Son style ascétique et ses phrases courtes empêchent Valentine Goby de glisser dans la sentimentalité.

Marie-José Chombart de Lauwe et les trois bébés français de Ravensbrück qui ont survécu Jean-Claude Passerat, Guy Poirot und Syvie Aylmer ont vivement salué la parution du roman. Il constitue un mémorial à leur histoire douloureuse qu'on attendait depuis longtemps.

Lorsque j'ai présenté le roman de Valentine Goby dans l'émission en 2014, j'ai émis le vœu que la traduction allemande soit réalisée lorsque les survivantes du monde entier allaient se retrouver, le 23 mai 2015, pour célébrer le 70ème anniversaire de la libération du camp et se souvenir de leur passé commun et aussi de la Kinderzimmer.

Cela a pris un peu plus de temps avant que la traduction finisse par être publiée. Mais elle est là maintenant, c'est Claudia Steinitz à qui nous la devons, elle est parue cet hiver à la maison d'édition Ebersbach & Simon, une petite maison d'édition berlinoise dirigée par deux éditrices passionnées qui

proposent un programme très intéressant de livres faits par et sur des femmes.

Maintenant que le roman a touché beaucoup de lecteurs en France – et parmi eux beaucoup de jeunes – et aussi dans d'autres pays, je lui souhaite de rencontrer en Allemagne le succès qu'il mérite.

Avant de clore mon discours, je voudrais exprimer deux vœux.

Je vous souhaite, à nous tous, que vous, chère Valentine Goby, continuiez à écrire des romans qui nous accompagnent une vie durant.

Et je souhaite que le courage dont vous faites preuve, lorsque vous faites de questions qui nous touchent tous, des projets littéraires comme celui-ci, fasse des émules, des émules qui aient autant de talent que vous! Que des écrivains, des jeunes, des enfants – les écrivains de demain – se sentent inspirés et trouvent par le biais de la fiction un accès à notre histoire commune et à la „mémoire historique de cette région“ et d'autres . Ou bien qu'ils l'inventent.

À un moment où trop de personnes se sentent attirées par la haine, le nationalisme et la division, il me semble enfin important de rappeler ce qui nous lie et nous unit et combien une Europe pacifiée recèle de potentiel constructif.

Afin que jamais plus un enfant ne naisse dans une telle „Kinderzimmer“.

Je vous remercie de m'avoir écoutée.